

Alimentation

Bouchers

1848 - 1902

a = travaille pour l'armée

b = marchand boucher

g = garçon boucher (y compris filière de vente)

↓ = transmission en famille

	48-49	51	52	63-65	66-73	74-85	86	87-96	97-98	99-02
Michel Bertrand	a									
Claude Renault		a								
J-Claude Poncelet			a							
Pierre Blaché ↓				b	b					
Constant Hennequin(1)					g		g			
Julian Garcia					g 70					
Charles Cocuelle					g 71	g				
Louis Hennequin ↓						b				
Rosalie Canazin Vve Hennequin							b 85	b	b	b
Théodore Müller						g 80				
Henri Jassin								g 94		
Constant Hennequin(2)									g	
Luis Peres									g	
Aristide Rousseau										g 01
Jean Portasseau									g98	g 99
José Gonzalez										g
François Sanchez										b

Après la fin de la tutelle militaire, le premier boucher connu est Pierre Blaché, originaire de Guillac, qui reprend l'ancien lot de maison (T3) de l'épicier contesté (cf. chap 2), Abraham Franck. Sa fille, Marie Blaché, épouse Jean-Pierre (dit Constant) Hennequin, fils de Jean Nicolas, colon de 1848, qui a appris la boucherie par son beau-père, mais la transmet à son frère Louis. L'épouse, puis la veuve de celui-ci, Rosalie Canazin (fille de Jean-Baptiste, colon de 1851) dirige ensuite l'entreprise pendant 26 ans. C'est une des femmes fortes, qui ont construit des pans de l'histoire du village. Les Canazin, dispersés par les mariages, ont tous gardé un contact étroit avec Fleurus.

Pendant ce temps, les Hennequin ont créé un petit réseau de vente de boucherie sur deux villages proches : Jean-Nicolas (père de Constant 1) à Saint-Cloud et Constant 2 à Legrand. (A l'époque, on vend la viande abattue le plus vite possible, ne disposant pas de réfrigération.) Pendant un temps (1870-71), une revente de viande de boucherie fournie par les maîtres bouchers a eu lieu en M1.

A la fin de cette période, François Sanchez, fils d'un tripiier de Tlemcen, ouvre un magasin plutôt excentré en E, après avoir commencé à partir d'un appartement rue de la Boulangerie..

1903 - 1931

	03-04	05	06-10	11	18-19	20-22	23-27	28-31
François Sanchez	b	b	b	b				
Léonce Gounelle	b	b	b	b	b			
José Gonzalez	g							
François Lopez			g					
Saturnin Marie			g					
Alfred Monnet			g	g	g	b	b	
René Aubry				g				
Bernardo Callejón				g	g	g	g	b
Bouzébal BelArchi & Hamou BelArchi ↓				b	b			
Djelali (Bel) Archi ↓						b		
Abd-el-Kader Archi							b	b

En 1903, Rosalie Canazin, âgée de 64 ans, vend la boucherie à Léonce Gounelle, et se concentre sur ses responsabilités de grand-mère et de grande-tante, puisqu'elle abrite chez elle quatre petites filles et nièces. Les parents de Gounelle, originaire de l'Hérault, sont bouchers à Carnot : il amène son expérience à Fleurus. On voit qu'il emploie au moins deux garçons bouchers jusqu'en 1919, et qu'il cède le commerce l'année suivante à l'un d'eux, Alfred Monnet, arrivé vers 1906 des Deux-Sèvres et qui épouse une des filles Langolff. Entretemps, le lot T3 a été absorbé par Albert Rabisse ; l'emplacement de la boucherie Monnet n'est pas attestée. Monnet à son tour, avant de repartir en France, cède la boucherie à son assistant, Bernardo Callejón qui, lui, rouvrira rue du nord (B4).

Entretemps, avec le début de la poussée de la population indigène, la famille Archi (/BelArchi) a établi une boucherie proche de la «tribu» du haut du village (EF 2). Ils font également des tournées de vente en charette dans plusieurs villages)). Bouzébal, qui sera conseiller municipal de 1920 à 1929, la transmettra à un neveu, puis à un frère.

1932 - 1961

	32-41	46	47-48	49-54	55-59	60-61
Bernardo Callejon	b	b	b			
Abd-El-Kader Archi	b	b	b	b	b	
Brahim Mansouri	b	b	b	b	b	b
Hameda Mansouri	g	g	g	g	g	
Abd-el-KaderBelharej		b				
Nouba Halhal			b	b		

A partir de 1948, avec la retraite de Bernardo Callejon, la boucherie devient entièrement le domaine des Indigènes, à présent en majorité au village. Les Mansouri, établis d'abord près du quartier indigène du côté de la plaine (J4), déménagent vers le haut du village, près de la «tribu» (BC 1bis) en 1944.

Charcutiers

Ils n'apparaissent que de façon intermittente à l'ombre des bouchers. La charcuterie se fait surtout à la maison : **Guillaume Edouard Robin** (1851), **Paul Cocuelle** (1906-14), aidé par **Ginès Cruz** (1906- ; **Alfred Sevilla** (c.1935), **Gaby Callejon** (début des années 1950).

Boulangers

W8, etc. = emplacement de la vente (cf. plan du village)

g = garçon boulanger

d = dépôt de pain dans une épicerie

a = employé par l'armée

b = ambulante

↓ = héritage

1850 - 1903

	50-53	56-58	64-68	69-74	75-95	96-99	00	01-03
J-Baptiste Sauvan	a							
Martin Schmitt		x						
Ernest Schmitt			x					
Ramon Belmonte			x	x				
Juan Belmonte			x	x	x	x		
Joseph Guichet						x	x	x
J-Bautista Ripoll							x	x
François Rodriguez								x
Francisco Gonzalez								g

Le premier boulanger, l'un des colons de 1848, a travaillé pour l'armée jusqu'à la fin de la période de soutien, et peut-être au-delà (les renseignements commerciaux ne sont pas détaillés sur cette période), ceci dans la maison W8. Il part à Oran comme « commerçant » très vite après la confirmation de sa concession. Il est suivi par un Alsacien, récemment arrivé, qui repart comme cultivateur à Saint-Louis. Le patronyme de son successeur, Ernest, n'indique pas une parenté, puisque Martin est originaire de la région de Strasbourg, et Ernest (fils du premier garde-champêtre) de Nancy.

Les frères Belmonte, arrivés de Pilar de la Horadada en 1864, s'établissent dans une bâtisse louée à Pierre Hamon, l'un des nombreux colons partis chercher fortune à Oran, dans son lot de jardin (maison K1). Ils sont tout près du moulin construit sur la butte, d'où le transport facile de la farine pour leur boulangerie. A partir de 1875, Ramon s'adonne plutôt à son travail de maçon, qui l'amènera à fonder une entreprise de construction qui durera jusqu'à la fin des années 1930.

Au cours des années 1890, l'augmentation de la population espagnole, souvent logée dans des appartements sans four, amène le village à soutenir une deuxième, puis une troisième boulangerie. Joseph Guichet, Pyrénéen originaire de Thuir, rejoint son jeune frère Antoine à Fleurus. Celui-ci est menuisier et gère avec son épouse, Placida Brotons, une épicerie (maison M5). Joseph y installe un four et un commerce de boulangerie ; il l'associera avec l'épicerie, qu'il reprendra lorsque Antoine part à Turgot vers 1900. Entretemps, Juan Bautista Ripoll et Maria née Navarro ont ajouté la boulangerie à leur café-épicerie sur la rue principale (maison N2), suivis de près par François Rodriguez et Antonia née Giralague (maison N3).

1904 - 1932

	04	05-06	07	08-17	18-22	23-25	26	27-31	32
Joseph Guichet	x	x	x						
Jacques Espine		g	g						
J-Bautista Ripoll	x	x	x						
François Rodriguez	x	x	x		x	x	x		
Manuel José Rodriguez	g	g	g	g					
José-Antonio Nicolas ↓		x	x	x	x	x			
Joseph Nicolas							x	x	x
José Garri (Joseph 1919)				x	x	d	d		
Mathias Daleyden					x				
J-Bautista Sevilla						x	x	x	
Ramon Garré ↓				x 12	x	x	x	x	
Raymond Garré						d	d	d	x
Antonio Segura						g	g	g	g
Mateo Callejon						g			
Dominique Oliver							x	x	x
Joseph Rico							g		
Diego Navarro							g		
Francisco Fernandez							g		
Joseph Mendiela							g		

A partir des années 1900 le commerce de la boulangerie se diversifie. Certains boulangers sont ambulants, à Fleurus et parfois jusqu'aux villages proches. La tournée des Moriscot, de Saint-Cloud, passe par Fleurus. Certaines épiceries servent de dépôt de pain, et peuvent être recensées à tort comme boulangeries. Beaucoup de jeunes gens travaillent pendant un temps court comme garçons boulangers.

Un transfert durable a lieu en 1908 : José Garri loue la maison et le four de Joseph Guichet, qui est rentré dans ses Pyrénées orientales, à Saint-Hippolyte. Garri est boulanger jusqu'en 1926. Entretemps, suite à un marché de Catalans, Dominique Oliver, de Torroella de Montgrís, devient son propriétaire, et reprendra maison et four, rue d'Assi-Ben-Okba (M5) en 1914 : il est probable qu'il y ait employé Antonio Segura, jusqu'au départ à la sauvette de celui-ci en 1933 (petit problème de détournement fécond de mineur), et au moins un autre parmi les garçons boulangers ci-dessus.

Deux autres entreprises durables apparaissent. Ramon Garré (ne pas confondre avec Garri...) installe en 1912 une boulangerie en Z3, dans le haut du village, quartier alors en développement et en contact avec la « tribu ». Son fils, Raymond (le nom français indique la naturalisation) travaillera en parallèle en M5 (plutôt comme dépôt de pain ou comme ambulant) à partir de 1922, puis reprendra le site en Z3 en 1946. Dans le même quartier, José Juan Antonio Nicolas, arrivé d'Olula del Río depuis 8 ans, ouvre en 1905 une boulangerie en V4 : elle sera reprise par son fils Joseph jusqu'en 1935. Jusqu'aux années 1950, la boulangerie-épicerie Nicolas sera un véritable centre de sociabilité dans ce quartier. Mais la boulangerie diminue sensiblement : les Indigènes, à présent en majorité, préparent leur propre pain.

1933 - 1962

	33-35	36-37	38	39-40	41	46-50	51-59	60-62
Joseph Nicolas	x							
Raymond Garré ↓	x							
Blasa Juana Vera		x	x	x	x			
Dominique Oliver	x							
M. Moriscot	b	b						
José Carmona		x				x		
Francisco Mendiela			x	x				
Emile Picot				x	x	x	x	

Epiciers

Il s'agit de magasins d'alimentation vendant souvent d'autres produits (boulangerie en dépôt, quincaillerie, mercerie, selon les intérêts divers de la famille). Si la licence d'exploitation est attribuée officiellement aux maris, ce sont presque invariablement les épouses qui tiennent la boutique. Elles seront donc toutes citées plus bas, avec le patronyme du mari entre parenthèses.

S1, etc. = emplacement de la vente (cf. plan du village)

a = employé par l'armée

↓ = transmission en famille

Au départ, les Franck (convoqués de 1848, auparavant commerçants à Neuilly) sont employés par l'armée pour fournir les rations alimentaires de l'armée et des colons, et en profitent pour leur vendre des gâteries achetées sur le marché d'Oran. Ils n'ont pas la confiance des colons, pour différentes raisons (voir Fleurus en Oranie pp. 50 et 56) et quitteront le village pour Oran dès la confirmation de leur concession. Entretemps, les Petit ouvrent, en complément à leur cabaret (où se situe le chapitre 3 de Fleurus en Oranie), une épicerie, qui continuera jusqu'à la mort de Victorine en 1881. (Leur fille Joséphine, qui a épousé Laurent Knecht, ouvrira une mercerie dans ce local en 1890.)

Louis Billard, Normand venu à Fleurus à la recherche de l'aventure en 1850, y épouse l'année suivante Marie-Anne Dupas, fille d'un des premiers colons (arrivé par l'intermédiaire des réseaux de recrutement dans les provinces). Dupas se débrouille mal dans le défrichement, et son épouse vient de mourir, d'où le mariage peut-être précipité de sa fille. Dans le besoin, ils montent une épicerie avec l'aide du gendre, mais ils ne resteront pas longtemps : en 1852, le père abandonne la concession (qu'on ré-attribuera aux Deneuille) et part pour Arzew, comme le jeune couple peu après pour Bou Tlélis.

En 1855 Augustine Delattre, épouse Châtelain, une des fortes femmes parmi les premiers colons, qui s'est illustrée par ses soins prodigués aux cholériques de 1851, ouvre une épicerie dans la seconde maison qui leur est attribuée en A2 (ayant 4 enfants). Celle-ci ne survivra pas au décès d'Augustine en 1858.

Fleurus n'aura donc que deux épiceries déclarées comme telle pendant une décennie. Comme dans le cas du cabaret Petit, les petits commerces d'alimentation qui apparaîtront par la suite seront des annexes de cafés. Ainsi le cabaret Brévune, monté par le colon Pierre Brévune pour ses deux fils, dont le cadet, Anatole, épousera Marie Tref, fille d'un fermier. Même principe dans le cas du café ouvert en W2/W3 par Quintero Francisco Diaz jouxtant une auberge, qui accueille surtout des ouvriers espagnols célibataires. (Elle fera parler d'elle à la Noël de 1900 à l'occasion d'une rixe entre deux Espagnols, non aux couteaux, mais au poing américain). L'épicerie tenue par son épouse continuera après sa mort, ainsi que le café, en association avec leur voisin Miguel Vera, qui reprendra l'auberge.

1851 - 1884

	51-52	53	54-63	64-65	66-69	70-71	72-78	79-80	81	82	83-84
Marie-Anne Dupas (ép Billard) S1bis	x	x									
Marie-Anne Lévy (ép Franck) T3	a	x									
Victorine Dupuis (ép Petit) W9 Vve Petit 1872-	x	x	x	x	x	x	x	x	x		
Augustine Delattre (ép Châtelain) A2			->58								
Sebastiana Frances (ép F.Diaz) W2/3 Vve Diaz 1874-				x	x	x	x				
Marie Mélanie Tref (ép Brévune) N3				x	x	x	x	x	x	x	x
Marie-Anne Perrin (ép Renévier) M1					x						
Anna Schmitt (sép Tranquard) L6 Vve Tranquard 1879-							x	x	x	x	x
M-Antonia Francés (ép F.Vidal) L1											
Maria Abiles S3 (ép Pedro Cecilia) ↓								x	x	x	
Rita Cecilia (ép Grall) S3										x	x
Sinforia Chirlaque Vve Garrigos P2									x	x	x

La courte entreprise des Renévier (l'un des premiers maires), pour lutter contre leurs sérieux problèmes financiers en ouvrant un commerce, s'arrêtera lorsque leurs possessions au village seront saisies et adjudiquées en mars 1869 et qu'ils partiront vers l'Algérie.

L'entreprise, plus longue, d'Anna Schmitt est due à la séparation de cette fille du premier garde-champêtre, d'avec son mari Eugène Tranquard, qui l'a épousée dès son arrivée en colon de la deuxième vague en 1852, mais qui a voulu retourner à Paris vers 1865 avec elle et leur fille. Ils se séparent, elle revient à Fleurus où elle n'est pas loin de ses frères et de son père, qui tiennent une boulangerie à Oran. Elle, puis elle et sa fille, joignent les deux bouts en faisant œuvre de couturières et en ouvrant un café et une épicerie.

Sinforia Chirlaque, qui apparaît à Fleurus en 1881, ouvre une épicerie pour une raison semblable, mais avec l'aide d'une fille et d'un gendre, puisque sa fille, Maria Josefâ, vient d'épouser José Ros, dont la famille est apparentée à Fleurus. La présence d'Antonio Lopez, « consul » espagnol au village (cf. Fleurus en Oranie, pp. 162-3), comme témoin au mariage montre que la communauté valencienne de Fleurus considérait qu'ils méritaient d'être bien accueillis.

L'épicerie espagnole de la rue de Paris (pôle significatif au village pour les Espagnols pendant la deuxième moitié du siècle), est due (comme celle de Francisco Diaz ci-dessus) non pas à des immigrants agriculteurs, mais à des commerçants cartagénois. En 1879, Pedro Cecilia, Cartagénois et cousin de Miguel de Vera (lui-même commerçant actif depuis 1864, et qui vient de devenir aubergiste), s'installe avec sa mère, Maria Vera (veuve depuis peu, ce qui explique peut-être la migration), ses deux petites sœurs Juana Maria Mercedes et Rita Eccequiela, et son épouse, Maria Abilès et ouvre ce commerce dans une position centrale, rue de Paris, sur un des deux lots de maison attribués dans le temps à Félix Lebrasseur, qui le leur loue. (A partir de 1883 leur propriétaire sera l'abbé Viossat.) Dans la matriarchie Cecilia les hommes meurent jeunes mais leurs veuves savent reprendre les affaires en main et arranger la suite : Pedro décède en 1880, Juana, Rita Eccequiela et les deux Maria continuent à faire marcher le commerce pendant deux années jusqu'à ce qu'une moitié de l'affaire et Juana (ou l'inverse) attirent le jeune Ramon Ramirez, d'Elche, tandis que l'autre moitié de l'affaire et Rita Eccequiela (ou l'inverse) captivent un autre Cartagénois, Ramon Grall.

Celui-ci survit onze ans à son mariage, avant de trépasser un jour, en bon commerçant voyageur, en livraison sur la route d'Assi-Ben-Okba, ayant entretemps monté en parallèle avec la boutique, qu'il sous-loue à José Romero, une petite fabrique de crin végétal (la première à Fleurus-centre). Après sa mort, le magasin (qui fait aussi bar à ses moments) et l'entreprise seront gérés pendant trois années par trois générations de veuves, jusqu'à ce que Rita Eccequiela et l'affaire (ou l'inverse) attirent cette fois un Valencien, Jose Manuel Bosch, qui reprend toutes ces activités ainsi que la veuve, avec l'aide de José Romero, préposé à la fois au comptoir et au crin.

L'épicerie des Vidal est également ouverte et tenue par des Cartagénois, mais elle fait partie d'un ensemble impressionnant d'activités de Francisco Vidal : tour à tour meunier, plâtrier, aubergiste, épicier, il s'arrange également pour progresser vers le statut de propriétaire foncier.

1886 - 1903

	86	87-89	90	91-92	93-97	98	99	00	01	02	03
Anna Schmitt Vve Tranquard L6	x										
Juana Cecilia (ép Ramirez) S3 + Maria Dulce Lopez	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Rita Cecilia (ép R.Grall) S3 vve Grall 1894 (ép J.Bosch) 1896	x	x	x	x	x						
Anna Cecilia (ép Martinez) S3			x								
Isabel Gonzalez (ép J.Romero) S3				x	x						
Sinforia Ghirlague Vve Garrigos P2	x	x	x	x	x						
M-Antonia Francès (ép F.Vidal) L1bis	x	x	x	x	x						
Joaquina Campos (ép J.Vera) W5 ↓		x	x	x	x						
Victoria Clemente (ép Blaise Vera) W5						x	x				
Teodora Macia Vve F.Santacruz G5 (ép F.Mendiela) Q7							x	x			
Maria Galdeano (ép Man Lopez) N1							x	x	x	x	x
Maria Navarro (ép Ripoll) N2								x	x	x	
Placida Brotons (ép A.Guichet) M5 ↓								x	x		
Marie Estève (ép J.Guichet) M5										x	x
Hélène Belmonte (ép Ros) N2											x

La population augmente beaucoup, et le nombre des commerces se multiplie. Les Cecilia de la rue de Paris sont les plus constants, grâce à la fréquente relève masculine. (Josefa Cecilia, abandonnée par son mari, matelot et constamment absent on ne sait où, n'est pas de leur famille proche, quoique d'origine cartagénoise et apparentée aux Vera par sa belle-mère, qui aide au magasin avec le nouveau compagnon «homme libre», Blaise Lavaur .)

Teodora Macia est une vraie veuve, mais dans des circonstances différentes, puisque son mari, Diego Santacruz, était parvenu deux années avant son décès à acheter maison et terrain à l'occasion d'une mise en adjudication. Francisco Mendiela avait épousé sa sœur Antonia ; lorsque celle-ci mourut en 1899, Teodora prit sa place, et l'épicerie réapparut plus tard sous l'estampe Mendiela. C'est à cette époque que les Ripoll ouvrirent un commerce multiple qui prospéra pendant près de cinquante ans.

1904 - 1919

	04	05	06	07	08	09	10	11	12	13	14-17	18-19
Juana Cecilia (ép R.Ramirez) S3 + Maria Dulce Lopez	x	x	x	x	x	x	x	x				
Teodora Macia Vve F.Santacruz G5 (ép F.Mendiola) Q7	x	x	x	x	x	x	x	x				x
Marie Estève (ép J.Guichet) M5	x	x	x	x								
Hélène Belmonte (ép Ros) N2	x	x										
Maria Galdeano (ép Man Lopez) N1	x	x	x									
Josefa Cecilia sép España T2bis (comp. Blaise Lavaur)	x	x	x	x	x	x	x	x				x
Maria Soria (ép Daleyden) W10	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Josefa Sevilla, grossiste (Vve Sevilla, ép Bosc)		x	x	x								
Asunción Mas (ép M.Gomez) W1ter			x									
Maria Navarro (ép J-B Ripoll) N2			x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Adelina Ripoll (ép Navio) R4			x	x	x	x	x	x				
Dolores Vera S5bis (Vve A.Campos)			x	x	x	x	x	x				
M-Josefa Torres (ép J.Nicolas) V4bis			x	x	x	x	x	x	x	x	x	
Berthe Durand (ép E.Gérard) O2			x	x	x	x	x	x	x			
Emilia Torres (ép J.Garri) M5				x	x	x	x	x	x	x	x	x
M-Soledad Martinez Vve Franco R1						x	x	x				
Maria Grall (ép Mourcet) S3							x	x				x
Blasa Vera (ép R.Garré) Z3								x				
Incarnacion Candela (ép J.Lopez) O3											x	x

Le nombre important d'épiceries de 1906 à 1911 résulte de l'augmentation de la population non propriétaire, surtout espagnole. Les Espagnols, en grande majorité au village, n'ont souvent pas accès aux lots de jardin ni même aux lots de maison. Il y a même un moment assez de petites épiceries pour une grossiste (les Bosc - Sevilla ont repris une plêtrière mais n'habitent pas au village). Il faut se rendre compte que les « épiciers » sont surtout de petits débitants de légumes secs, de poissons salés à l'espagnole, et d'épices simples : nous en sommes encore à quarante ans des produits alimentaires empaquetés.

Deux veuves (Dolores Vera et Soledad Martinez, qui a cinq enfants non mariés lors de la mort de son mari) s'arrangent pour suppléer ainsi, à l'aide de leurs enfants, ce qu'elles peuvent gagner en faisant des ménages chez les propriétaires.

(ép F.Juarez)	W3											
---------------	----	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

L'épicerie Nicolas est la plus constante pendant cette période. Celle d'Alphonse Oliver, le seul Catalan espagnol du village, en deviendra un foyer important, de par ses nombreuses activités : épicerie, quincaillerie, boulangerie, impression de cartes postales, vente d'essence (première pompe à Fleurus en 1935), présidence du SCF. La moyenne des épiceries se stabilise autour de 8. Des veuves plus ou moins jeunes s'essayent à ce petit commerce (Marieta Lopez, 31ans, Maria Josefà Garré, 62 ans).

1940 - 1961

	40	41	46	47	48	49	50-52	53-55	56	57-58	59-61
Incarnacion ? (ép Joseph Nicolas) V4b ↓	x	x	x	x	x	x	x				
Incarnacion Cruz (ép Julio Nicolas)								x	x	x	x
D.Alphonse Oliver M5	x	x									
Maria-Josefa Ramos (ép J.Castejon) Q3	x	x	x								
Ana Joaquina Garré (ép M.Quilès) Q5 sép Quilès O9 ↓	x	x	x	x				x	x		
Dolores Gomez (ép Felio Dominique) O9					x	x					
M-Josefa Garré Vve F.Tapia I5	x	x									
Emilie Durand (ép A.Gomez) EF1	x	x	x								
Maria Tapia (ép F.Juarez) W3	x	x									
Mohamed Benyagoub ?où	x	x	x								
Mohamed. Sabi prob DE		x	x	x	x	x	x	x			
Larbi Lechlech ?où		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Ahmed Lechlech ?où ↓			x	x	x	x	x	x			
Nouba Lechlech									x	x	x
Blasa Juana Vera Vve R.Garré Z3			x	x	x	x	x				
Rose Ballester (ép. Perez) Vve A.Perez 1943 I6	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
M-Serana Nevado (ép C.Oliver) W2			x	x	x	x	x	x	x	x	
Joséphine Gomez (ép H.Kammerer) R3				x	x	x	x	x	x	x	x
Taïeb Telli W11bis ↓				x	x	x	x	x	x		
Larbi Telli										x	x
Sauveur Pastor Q3				x	x						
Benyoukba Benzouak ?où							x	x	x	x	x
Syazid Ben Messaoud ?où										x	x

La présence d'épiciers indigènes à partir de 1940 (les deux tiers en 1961) est le facteur important de cette dernière période : la population indigène augmente en effet rapidement. Seules trois épiceries européennes (les Oliver, Kammerer et Perez) survivent jusqu'à la fin.

Les Felio prennent pendant deux ans l'épicerie Quilès-Garré (Dolores connaît l'épicerie par sa mère Emilie Durand), mais Ana Joaquina Garré la reprend lors de sa séparation d'avec Manuel Quilès.

Les épiceries indigènes sont difficiles à situer à cette distance. Le nom de l'épouse n'est pas donné, puisque ces boutiques sont gérées par les hommes.

La période de la Second Guerre après la fin de Vichy n'est pas renseignée, mais on peut voir qui a continué pendant ce vide.

Agrumes

Le commerce de légumes n'est pas bien important dans un village agricole, mais après la répartition des lots de jardin et des cours, tout le monde n'en produit pas. A partir des années ??1860, quelques producteurs vendent sur place au détail en même temps qu'à Oran en plus gros.